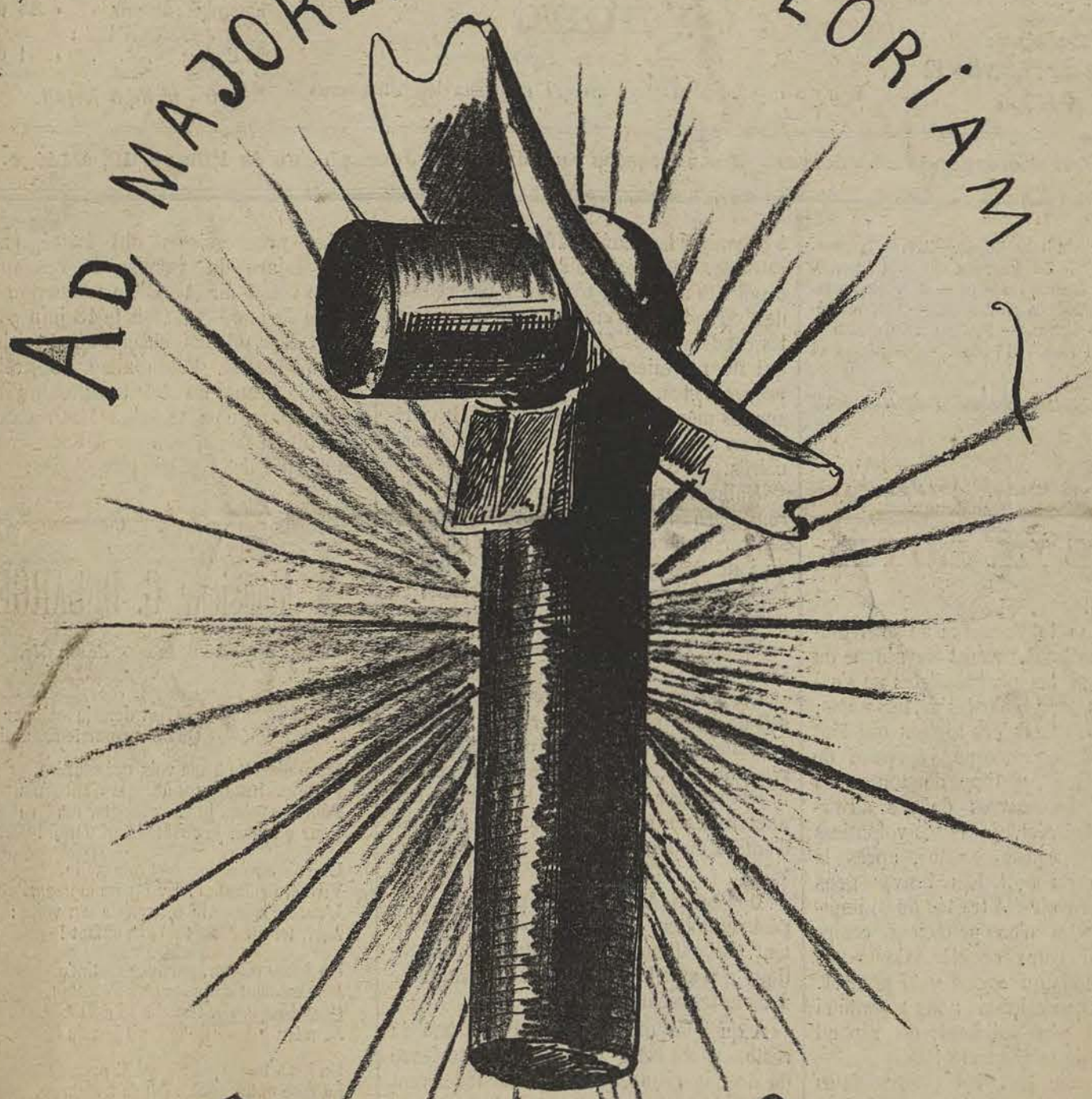


718

LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE

AD MAJOREM DEI GLORIAM



13 JUIN 1882

Crac

LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne. . . fr. 00 25

Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : Après la lutte. (Nihil). — A. M. G. Delarge. (Gillet-Remy) — Un heureux début. (Clapette). — L'attente. (Jeame Loiseau) — Aux électeurs. (Clapette). — A coups de fronde. — Aux mathématiciens. — Echos. — Petite correspondance. — La vie en rose. (Gil-bias). — Réclames et Annonces.

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?.....

APRÈS LA LUTTE.

Il paraît que le FRONDEUR ne se trompait guère en disant, avant la séance du 4 juin, que si les progressistes ne s'entendaient pas pour biffer les mêmes noms, ils recevraient une de ces raclées qui font époque. Si le chagrin que j'éprouve de voir M. Hanssens, victime de toutes les malhonnêtes manœuvres de ses adversaires, n'était si réel, je rirais volontiers de la mine des progressistes, après la proclamation du poll. Les braves gens s'étonnaient d'avoir été traités aussi impitoyablement. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux ni leurs oreilles. Comment, disaient-ils, nous qui avons voté pour M. Frère, après que celui-ci nous a traité si durement, si peu poliment, on répond par une pareille méchanceté !

Je crois l'avoir dit, les progressistes sont toujours naïfs. Un jour, c'était lors de la discussion du principe du vote secret, l'existence du comité était dans leurs mains. Ils n'avaient qu'à vouloir et le doctrinarisme essayait une terrible défaite. Il y avait de fortes chances, pour que le comité, renouvelé sous l'impression du moment, fût composé en majorité de progressistes. Dans ce dernier cas, il aurait certainement aidé les cercles de quartiers

à organiser les réunions électorales préparatoires, les députés sortants et tous les candidats nouveaux n'auraient osé refuser de s'y rendre et l'on aurait pu ainsi trier les candidats et désigner d'avance ceux qui ne pouvaient obtenir les suffrages progressistes. Ceux-ci se portaient alors sur les mêmes noms, et l'on faisait arriver en tête les candidats les moins doctrinaires.

Malheureusement, les progressistes furent généreux. Ils permirent au comité de se tirer d'affaire en se ralliant à un ordre du jour élastique, et, ce jour-là, le doctrinarisme dut la vie aux progressistes, en général, et à M. Hanssens en particulier.

On sait comment celui-ci fut récompensé.

On l'exécuta, à huis-clos, dans un conseil de guerre clandestin, et M. Hanssens recommandait toujours la candidature de ses collègues, quand il apprit que ceux-ci le jetaient par dessus bord. Comme manœuvre cela n'était pas mal — et c'était d'autant meilleur que cela a réussi à merveille.

De l'enfer où il dirige la politique européenne, l'auteur du « prince » doit être content. La malhonnêteté triomphe et la politique qui suit la ligne droite est renforcée dans le troisième dessous.

A quelque chose malheur est bon du reste. Après cette campagne victorieuse du doctrinarisme, les progressistes savent qu'ils n'ont plus rien à attendre de leurs adversaires. M. Frère les a traités de « grelots qui amusent, » sans songer probablement que cette insolence, lancée à des gens de cœur, qui défendent leurs convictions avec un désintéressement que les familles Orban, Trassenster et autres doivent considérer comme un comble de naïveté, dénote peu de cœur et une absence complète de tact.

Les progressistes ont laissé passer cette injure du PREMIER et ont quand même voté pour lui. Cette concession doit être la dernière. Une fois le 13 juin passé, nous reprendrons chacun nos positions, et puisque M. Frère aime les grelots, ceux-ci feront un tel tapage, qu'il ne pourra plus, comme aujourd'hui, étouffer ce bruit en faisant sonner à toutes volées les cloches des églises catholiques.

NIHIL.

A Monsieur G. DELARGE

A l'occasion de la mort de son fils.

C'est dans le malheur
Qu'on reconnaît ses amis.

Muse discrète à ma voix qui soupire,
Prête un instant tes accents d'autrefois
Pour consoler, je veux monter ma lyre
Pour un ami, je chante inspire moi !

Un soir au ciel apparut une étoile,
Vive et brillante elle y fut un moment.
L'aurore hélas ! la couvrit de son voile :
Ami, tel fut le sort de ton enfant !

Un jeune oiseau, par une matinée,
Joyeusement dans les airs s'ébattait,
Quand l'épervier trancha sa destinée.
Sa mère hélas ! ne le revit jamais !

Un beau matin par le soleil pressée
La rose enfin nous offrit sa fraîcheur,
Mais sa beauté le soir était passée :
Ami ton fils a fait comme la fleur !

Comme l'oiseau, l'étoile ou bien la rose
Ton fils hélas ! nous apparut un jour
De ses vingt ans, de sa jeunesse éclosé
La mort cruelle interrompit le cours !

Ami, crois moi, son destin je l'envie,
Il n'a goûté que plaisirs ici bas,
Il n'a connu que les biens de la vie :
Pleurons, ami, mais ne le plaignons pas !

Il ne connut ni la douleur amère
Ni les chagrins qu'on apporte en naissant
Et maintenant qu'il a rejoint sa mère,
Il priera pour toi qui l'aimait tant.

8 juin 1882

GILLET-REMY.

UN HEUREUX DÉBUT.

Mardi dernier je recevais la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,

Je suis un lecteur assidu du *Frondeur*, et je désirerais y collaborer. Je ne prétends pas entrer dans la vie privée de personne et par conséquent vous attirer — ou du moins au journal — la moindre contrariété. Les sujets que je traiterai seront amusants et je viserai au comique.

Ci-joint quelques vers comme entrée en matière.

Je suis, Monsieur,

Votre tout dévoué,

X. X.

Etudiant.

P. S. Inutile de dire que je désire ne pas être connu.

Je signerai : *Pliqueploque*.

Liège, le 6 juin 1882.

A cette épître étaient joints les quelques vers annoncés

Je ne puis résister au plaisir de les citer. Jamais du reste, depuis Voltaire, on n'a réuni à un pareil degré, l'élégance et la pureté de la forme à la profondeur des pensées.

Oyez :

I

Il y en a qui aiment les femmes,
Beaucoup raffolent du chocolat,
D'autres adorent piano et gammes,
— Moi, je n'aime pas de tout cela.

II

Une seule chose j'aime énormément,
Oh ! mais j'en suis fou, archifou.
— Eh bien, quoi ? Qu'est-ce donc garnement,
Vite, dites-moi presto, qu'aimez-vous.

III

Je suis un être à part enfin,
Car ma vie se passe à fronder.
Vous direz à cela : Coquin !
— Merci, pour vous faire endéver.

IV

Voilà donc ce que j'aime : fronder !
Aussi j'estime tort le *Frondeur*
Et sans vouloir trop ennuyer
N'en pourrais-je être rédacteur ?

PLIQUEPLOQUE.

On ne peut résister à une demande formulée en pareils termes et je répondis immédiatement à l'écrivain, qui dissimule modestement sa brillante personnalité, sous l'euphonique pseudonyme de *Pliqueploque*, que « chaque fois que ça pourrait lui faire plaisir, nos colonnes seraient à sa disposition. »

Le malheureux ne se le fit pas dire deux fois, et le lendemain il arrivait à l'imprimerie armé d'un paquet de littérature suffisant pour remplir trois numéros du journal — et pour nous attirer deux cents désabonnements. Les typographes du *Frondeur*, auxquels M. Pliqueploque a voulu absolument lire sa prose suave, ont menacé d'une nouvelle grève générale, si nous les forçons à composer des lignes qui leur avaient produit une aussi mauvaise impression. Comme il ne s'agit pas de plaisanter avec des hommes de caractère, nous nous trouvons forcés de priver la postérité des chefs-d'œuvres de M. Pliqueploque.

Nous tenons cependant à protester avec lui contre l'incroyable rigorisme des directrices des pensionnats religieux pour demoiselles.

Avec une grande hauteur de vue, l'honorable Pliqueploque signale les vices des institutions religieuses où, dit-il, « on défend aux jeunes demoiselles, sous peine de renvoi, de fumer ! »

Cette défense est, en effet, révoltante, et nous reporte aux horreurs de l'inquisition. Comment, Diderot aura fait l'Encyclopédie, Voltaire et Rousseau auront écrit, on aura fait la Révolution française et les demoiselles n'oseront pas fumer en pension, mais c'est une aberration.

Ah ! heureusement que dans les pensionnats laïques le contraste est frappant.

Non-seulement les demoiselles fument la pipe, mais, pendant les jours de congé, elles *chiquent* !

Es-tu content Pliqueploque ?

CLAPETTE.

L'attente.

Mon âme est avant tout fille de la clarté,
J'aime du fier juillet les caresses brûlantes,
Ses rayons enivrants, ses gerbes éclatantes,
Et de ses lourds parfums la molle volupté.

D'où vient donc qu'aujourd'hui mon regard attristé
Trouve les cieux trop purs et les fleurs trop
[brillantes]
Que les chansons des bois me sont indifférentes,
Que pour moi les blés d'or ont perdu leur beauté ?

D'où viens que je voudrais sous le vent qui
[l'emporte,
Voir à mes pieds soudain tomber la feuille morte,
Et le pâle novembre obscurcir le ciel bleu ?

Mais plutôt, ô mon cœur ! d'où vient que je
[m'étonne ?
Lorsqu'il mit sur mon front son long baiser d'adieu
Ne m'a-t-il pas promis de venir à l'automne ?

JEAME LOISEAU.

Hier Légis eût une attaque vive
Chacun le crut empoisonné
— Comment ? qu'est-il donc arrivé
— Rien, il avait avalé sa salive.

On nous assure que c'est M. Ophoven qui sera nommé ambassadeur au Vatican si.....

AUX ÉLECTEURS

Union Catholique

DE LIÈGE

Electeurs,

C'est avec une confiance sans bornes que nous nous permettons de solliciter vos suffrages. La sympathie que vous avez témoignée à notre parti; les traditions de respect que les Liégeois ont toujours conservées vis-à-vis de leurs évêques, nous sont un sûr garant de votre bienveillant accueil.

Liège, plus que tout autre ville, a pu apprécier la bonté, la mansuétude, la vertu et l'honnêteté des hommes d'églises, qu'elle a vu si souvent à l'œuvre. L'histoire est là pour l'attester. Jamais souverains ne gouvernèrent aussi paternellement que nos princes-évêques, jamais l'accord le plus parfait ne cessa de régner entre les princes-évêques et les bourgeois de la noble cité de Liège.

Il suffit de rappeler le règne de Henri de Gueldre — le père du peuple — la vie de Ferdinand de Bavière — le bien-aimé — et de tant d'autres monarques vertueux, pour que vous sentiez votre cœur déborder de reconnaissance pour les maîtres que vous avez perdus — hélas ! — mais que vous pourriez retrouver en la personne des candidats catholiques.

Certes, messieurs, si nous n'écoutions que les conseils de notre modestie, nous ne quitterions pas le pied des autels pour nous lancer dans le tourbillon de la vie politique. Mais il est des heures où l'on doit faire taire ses sentiments personnels pour n'écouter que la voix sévère du devoir.

Ce devoir, messieurs, il est tout tracé : nous devons défendre la liberté menacée par les libéraux.

Electeurs,

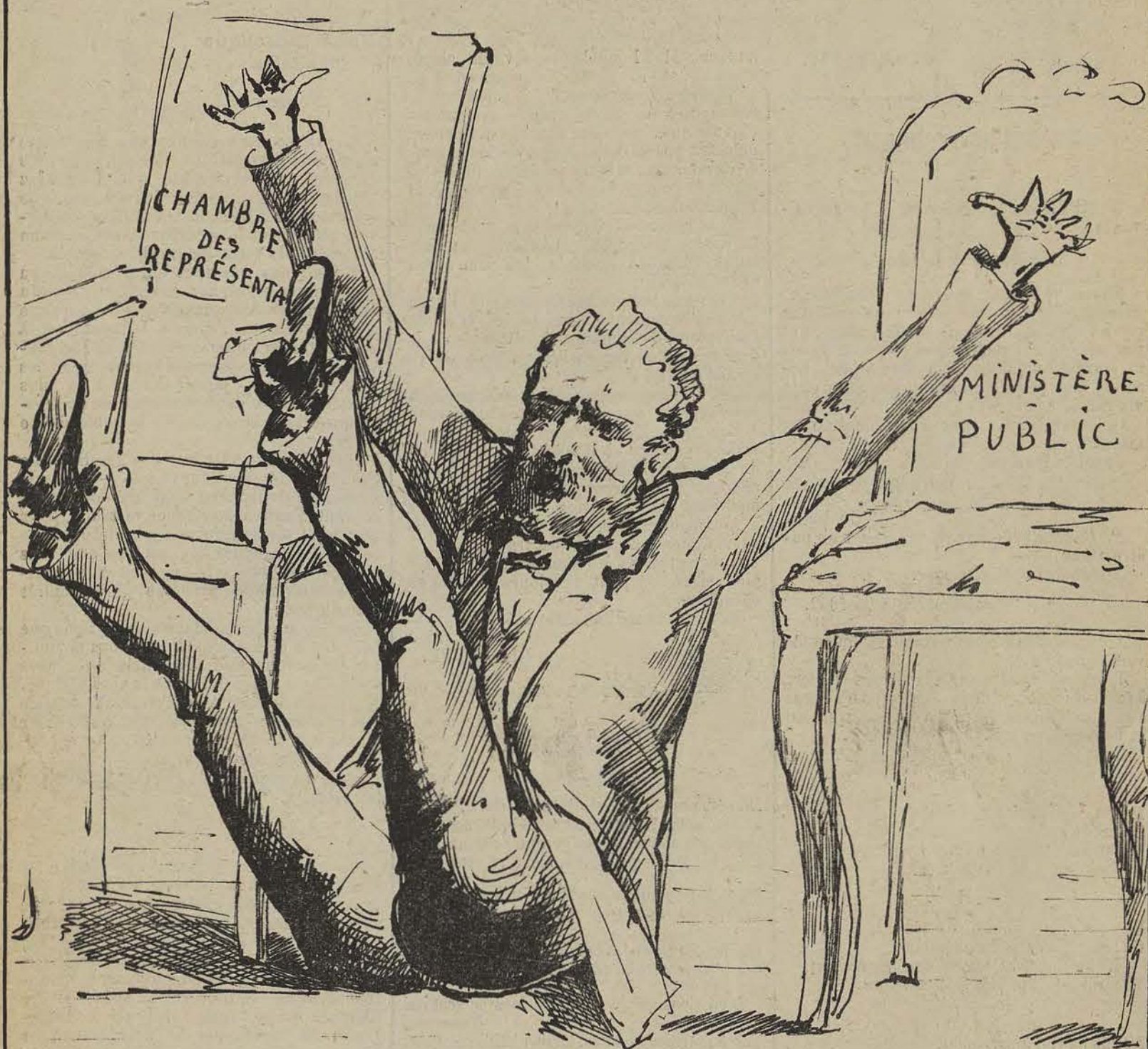
Le moment est solennel : si jamais les libéraux restent au pouvoir, c'en est fait de toutes les libertés que le progrès moderne a si difficilement arrachées à l'autocratie libérale.

Les travaux des Diderot, des Voltaire, des Rousseau, des Beaumarchais, ces illustres pères de l'Eglise, seront anéantis. Ces libéraux qui ont autrefois brûlé les catholiques sur les bûchers de l'Inquisition ; ces hommes qui arrachèrent à Louis XIV la révocation de l'édit de Nantes, et qui firent massacrer par les dragons d'inoffensifs catholiques, relèveront la tête et jetteront le masque hypocrite derrière lequel ils ont, jusqu'à présent, caché leurs visages de sectaires. Nos libertés les plus précieuses seront violées tous les jours et toutes les nuits ; vous verrez les chefs du parti libéral, vous verrez MM. Frère et Janson, se vautrer dans toutes les ignominies. Vous verrez Oscar Beck, nommé archevêque primat de Belgique, s'efforçant de surpasser en horreur, le farouche Torquemada.

Electeurs,

Des raisons moins graves, plus terre à terre, mais également très sérieuses, nous obligent à faire appel à votre concours.

DRÔLE DE SORT !!



Grac

ENTRE LES DEUX MON C...
NE BALANCE PLUS.

LES MARTYRS DU TRAVAIL.



C'EST AU PIED DU MUR QU'ON VOIT L'MASSON.

L'enseignement catholique se meurt. C'est en vain que nous nous efforçons de dissimuler la dégringolade, celle-ci s'accroît. Les catholiques opulents qui, jusqu'à présent, avaient soutenu de leurs deniers, ces écoles où la vraie morale a trouvé un dernier asile, commencent à protester contre le drainage que l'on fait subir à leurs portefeuilles.

Les instituteurs que nous avons enlevés à l'enseignement officiel, en leur promettant des appointements de chanoines, réclament, à cors et à cris, l'exécution de nos engagements. Seuls, les dévoués petits-frères de la doctrine chrétienne restent fidèles à notre cause. Malheureusement, ces dévoués fils de l'Eglise, ces professeurs dont la douceur fait envie aux agneaux (un fait récent dont une école d'Outre-Meuse a été le théâtre pourrait au besoin l'attester) sont toujours odieusement persécutés. Le plus grand nombre d'entre eux expient aujourd'hui en prison, le crime d'avoir voulu rester fidèles aux pratiques de leur ordre. De plus, l'impopularité s'attache à leurs pas. Aujourd'hui, sous prétexte que, lorsque les petits-frères donnent des leçons, ce sont les élèves qui *en saignent*, les habitants du quartier de l'Est ont rendu la vie impossible à ces frères dévoués et, pour peu que cela continue, nous serons forcés de renoncer au précieux concours de ces adeptes fervents de l'Eglise.

Vous le voyez, messieurs, la situation est grave. D'ici à un an, si nous n'avons pas reconquis le pouvoir, nos écoles seront désertes, les petits-frères se trouvant sur le pavé, devront peut-être aller prendre du service en Tunisie, et le clergé, après avoir solennellement excommunié les écoles officielles, sera forcé d'y rentrer subrepticement par la petite porte, si, toutefois, d'ici là, M. Janson ne parvient pas à réparer cette dernière brèche faite au rempart de l'enseignement laïque.

Electeurs,

Lors des élections communales vous nous avez donné un éclatant témoignage de sympathie. En dépit de la façon brillante dont la ville était administrée par nos adversaires, l'amour des vrais principes vous a fait oublier vos intérêts et vous nous avez nommé à une imposante majorité.

Aujourd'hui, il s'agit de nous donner une nouvelle preuve de votre fidélité aux principes du catholicisme, en votant pour tous nos candidats.

Il vous sera d'autant plus facile d'accomplir cet acte de justice que, cette fois, vos intérêts marchent de pair avec vos convictions.

En effet, messieurs, par une ingénieuse combinaison, nous parviendrons à équilibrer le budget, de façon à quadrupler le produit des impôts, tout en diminuant les charges qui pèsent, en particulier, sur chaque contribuable.

Nous supprimerons le département de l'instruction publique pour le remplacer par un ministère de l'ignorance privée — le baron de Sélvs-Fanson, notre candidat, est tout naturellement désigné pour diriger ce nouveau département.

Nous aurons à cœur, Messieurs, de développer le commerce et l'industrie du pays et, dans ce but, la création d'un ministère spécial s'impose.

M. Van den Born daignera, nous l'espérons, faire violence à sa modestie, et prendre la direction de ce poste important — que

l'honorable député de Decker, qui a cependant fait ses preuves dans l'affaire des huiles, a obstinément refusé d'accepter — éventuellement. C'est aussi dans le but de développer nos relations commerciales avec les pays étrangers, que nous rétablirons une légation auprès du Vatican — avec lequel nous faisons un vaste commerce d'indulgences. Voilà esquissé, en quelques mots, Messieurs, le programme des réformes que nous accomplirons si vous envoyez nos amis à la Chambre.

Electeurs,

Voulez-vous ne plus payer d'impôts ?
Voulez-vous la liberté pour tous en général, et pour les petits-frères tourmentés, en particulier ?

Voulez-vous éloigner à jamais le spectre du droit de suffrage aux capacités ?

Votez tous pour la liste catholique. Votez tous pour la liste dont M. Collinet forme la tête, car vous le savez, Messieurs, tous les représentants sont invités chez le roi, et les compatriotes de Grétry ne peuvent faire autrement que d'envoyer *Collinet à la Cour*.

Pour l'Union Catholique :

<i>Le Président,</i>	<i>Le Secrétaire.</i>
BUSOPHILE	LIBEROPHOBÉ.

Pour copie conforme :

CLAPETTE.

A Coups de Fronde.

C'est M. Troupin Mohren — celui-là qui défendit autrefois le principe de l'incompatibilité, à grand renfort de citations — qui a recruté les musiciens pour la manifestation spontanée, organisée par M. Xavier Neujean, en l'honneur de M. Frère Orban — l'homme aux grelots.

On nous assure que la création d'un consulat belge en Grèce, se fait de plus en plus sentir.

Aux Mathématiciens

Solution du problème : Bacchus et Silène.

Il résulte de l'énoncé que Bacchus ne but que *un cinquième* de l'amphore et que Silène en but les *quatre cinquièmes*. L'amphore a donc été vidée en *trois dixièmes* plus *quatre cinquièmes* ou *onze dixièmes*, du temps que Silène y aurait mis en buvant seul.

D'un autre côté, s'ils avaient bu ensemble pendant le temps que Bacchus a bu seul, ils auraient retiré de l'amphore *un cinquième* plus *trois dixièmes* ou *cinq dixièmes*; ainsi la moitié de l'amphore aurait été bu pendant les *trois dixièmes* du temps que Silène emploierait seul pour la vider; donc toute

l'amphore serait que dans les *six dixièmes* du temps que Silène y emploierait en buvant seul; ce qui fait *cinq dixièmes* de moins que dans le 1^{er} cas. Cette différence correspond à une diminution de *deux heures*. Donc Silène aurait bu la moitié de l'amphore en *deux heures* ou l'amphore entière en *quatre heures*. On en conclut aisément que Bacchus aurait mis *six heures* pour effectuer le même travail.

Ont envoyé une réponse exacte : Emile Chapuis, de Verviers. — X. Y., de Liège. — W. Gontaret. — G. professeur. — Un disciple de Newton. — Deru de Liège. — W. Gontaret a droit à l'abonnement — qu'il passe au bureau.

Les solutions sont généralement trop longues. Il faut un raisonnement arithmétique. La réponse seule ne suffit pas, fût-elle d'ailleurs aussi bien troussée que celle-ci connue depuis longtemps.

Dans cette occasion, Silène eut tout l'honneur. En six heures Bacchus acheva la besogne. Il n'en fallut que quatre au digne précepteur. J'en conclus qu'il était de moitié plus ivrogne.

Petit problème :

Trois maris jaloux se trouvent de nuit avec leurs femmes au passage d'une petite rivière, où ils ne rencontrent qu'un petit bateau sans batelier. Ce bateau ne peut contenir que deux personnes. On demande comment ces six personnes passeront deux à deux, étant donnée la condition que jamais une femme ne demeure en compagnie d'un ou de deux hommes si son mari n'est présent.

Un abonnement de six mois est accordé à celui qui, le premier, enverra une *solution exacte* au *Frondeur*.

ECHOS.

A propos du divorce.

— Je vous dis, s'écrie Grumpir, qu'une fois divorcés les époux n'auront qu'une idée ; se remarier ensemble.

— Allons donc, et tenez, combien voyez-vous, en France, de maris pleurés par leurs veuves ?

— Ce n'est pas une raison, car vous-même combien pourriez-vous me citer de veuves pleurées par leurs maris ?

PETITE CORRESPONDANCE.

Ne recevez-vous pas le *Frondeur* ?

J'attends de vos nouvelles avec la plus vive impatience. Ne perdez pas de vue, je vous prie, l'adage : *qui paye ses dettes s'enrichit*.

LA VIE EN ROSE.

I

...En courant à l'aventure par les chemins étroits que les génêts en fleurs illuminent comme de grands lustres d'église, — les chemins qui mènent on ne sait où, sous les branches étendues des arbres, — la blonde enfant qui prit son cœur — il y a si longtemps et cela semble encore hier, — la chère bien-aimée avait ramassé un hanneton endormi dans les chèvrefeuilles. Et comme elle était baby jusqu'au bout de ses ongles roses, presque toujours la petite pensionnaire sortie pour un jour de son couvent avec un large col empesé, la pèlerine noire et la robe à plis droits, ils avaient soigneusement empaqueté l'insecte.

Puis, dans leur chambre d'hôtel, le soir, sous le rayonnement tremblotant des bougies, ils s'amuserent comme des gamins. La folle barbouillait d'encre les pattes du malheureux hanneton et, le guidant à coups de chiquenaudes au milieu d'une large feuille de papier blanc, elle voulait lui faire griffonner le verbe qu'ils répètent sans trêve : *Je t'adore*. Mais c'étaient des jambages informes, des arabesques bizarres qui s'embrouillaient, s'enchevêtraient drôlement comme la page d'écriture d'un écolier paresseux. Ils se penchaient sur le hanneton, attentifs, le poussant à la fois, se fâchant, battant des mains quand une lettre semblait s'esquisser, si près l'un de l'autre qu'il fallait bien, de-ci, de-là, échanger un long, un interminable baiser.

Et lorsqu'elle fut lasse de ce jeu, qu'ils eurent assez ri, assez répété de bêtises tendres, comme il était très tard, — plus que l'heure où l'on tire sur soi les rideaux de mousseline zague, — ils jetèrent le hanneton par la fenêtre, dans le jardin solitaire qui s'élargissait comme un parc jusqu'à la mer. Oh ! que les roses sentaient bon, agitées comme des encensoirs par la molle ondulation du vent calmé ! Que les allées noires étaient attirantes avec leurs tâches d'étoiles luisant parmi les feuilles ! Que la mer exhalait une plainte berceuse en glissant sur le sable, une si douce plainte qu'on eût dit l'haleine d'une femme endormie. Une femme qui rêve après la joie d'aimer, et dont les bras nus retombent sans force sur les draps blancs ! Qu'on était heureux de vivre, de n'être que deux pour savourer cette jouissance profonde — heureux de vivre, heureux de s'adorer passionnément... !

II

Alors, ils commencèrent ce qu'elle appelait sa prière. Une oraison fervente comme devaient en murmurer, au dernier siècle, les Aïssé et les Lespinasse — ces amantes incomparables dont les lettres extasiées nous laissent du désir au cœur. Déshabillée en un peignoir de dentelles blondes que sa chair rosait de reflets pâles et d'où s'évaporaient une fine et subtile odeur d'iris comme d'une robe de grand-mère, la chère adorée se pelotonnait sur les genoux de celui qu'elle aime. Elle entourait son cou de ses bras nus ainsi que d'une guirlande de roses où il demeure de la tiédeur du soleil. Il s'embrassait lentement, savourant leur carresses, comme une liqueur dont on presse la griserie prochaine et à chaque baiser, comme

un répons de litanie, les dévots répétaient leur phrase d'amour accoutumée...

Et songeant au jeu enfantin qui les avait tant réjouis — ce soir-là — il lui rappela, à mi-voix, un des chapitres anciens de leur roman bien heureux. S'en souvenait-elle toujours ? Ils se promenaient au bois, à l'heure assoupissante du crépuscule, quand les allées sont désertes. C'était en avril. Et ce mélange d'artificiel, de jardin ratissé et de vrais taillis aux feuilles si vertes, aux fleurs si odorantes, avait un charme qu'on n'eût pu définir. Quelque chose comme l'impression d'une jolie femme pomponnée par Worth et déchirant sa toilette extravagante aux ronciers d'un sentier sous bois. La voiture allait lentement. On ne rencontrait personne. Les étoiles s'allumaient dans le ciel décoloré. Le lac où s'enfonçaient des visions informes d'arbres et de pelouses se blanchissait d'une buée laiteuse pareille à la poussière légère de poudre de riz qui tombe de la houpette tenue par des doigts nonchalants. Des lumières frissonnaient derrière le rideau noir des arbres comme les cierges d'une procession.

Et tandis qu'il lui contait à l'oreille des aveux attendris, un gros hanneton s'était abattu avec un bruit de papier froissé dans ses cheveux blonds que le vent et les tendresses dépeignaient un peu...

III

Sans savoir pourquoi, ils l'avaient emporté au fond d'une enveloppe bleue — l'enveloppe d'un billet amoureux. Quand ils furent dans un cabinet particulier bien clos où les fenêtres et la cheminée disparaissaient sous des corbeilles d'azalées roses, ils oublièrent leur trouvaille. C'était la première fois qu'elle dinait toute seule avec lui. Elle avait longtemps refusé, disant oui, disant non, ne pouvant se décider, mourant d'envie d'accepter et rougissant comme une petite fille timide. Et il l'avait tellement suppliée, si gourmandement tentée, promis d'être si sage — même aux fraises — que la curieuse s'était égarée en pays défendu.

L'émoi la rendait toute drôle. Son cœur battait, battait, et elle lui disait d'un ton troublé qui démentait ses paroles :

— Vous avez promis d'être sage, monsieur !

Il faisait une nuit divine. Une nuit de printemps qui appelle déjà l'été. La lune apparaissait dans le treillis des branches comme dans une aquarelle japonaise. Elle était rose et blanche et les feuillages étaient roses et blancs. Comme pour un concert galant, les rossignols se répondaient d'un bout à l'autre du bois. Leurs trilles fantasques avaient une douceur pénétrante et dans les instants de silence, elle en perdait la tête et ne savait plus trop ce qu'elle lui répondait. Était-ce l'amour ? Était-ce le champagne ? Le champagne qui détraque si prestement quand on le boit dans la même coupe. Voici qu'elle ne chantait plus sa première antienne :

— Vous avez promis d'être sage, monsieur !

Voici qu'ils se taisaient, se regardant dans les yeux, et se tenant les mains. Elle se rendait tout docement comme un oiseau fatigué dont les ailes se replient. Une extase les enveloppait. Il l'entraînait dans ses bras,

domptée, n'en pouvant plus, lorsque brusquement sur la cheminée, le hanneton, emprisonné dans son enveloppe, remua, remua, avec un bruit bizarre. Ils tressaillèrent, ne sachant ce qu'il advenait. On eût dit qu'un indiscret grattait à la porte, grattait furieusement. Elle se leva toute pâle, tremblante, dégrisée, et ils apperçurent enfin que c'était le hanneton, le maudit hanneton, qui, bien malgré lui, avait joué le rôle moral dans leur folle comédie d'amour !

IV

Cela ne ferait-il pas une histoire très édifiante pour les jolies blondes qui trouvent qu'aimer est le meilleur de la vie, une histoire qu'on intitulerait :

— *De l'emploi vertueux que la Providence a donné au hanneton.*

GIL BLAS.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Propriété RUTH.

FÊTE SAINT-NICOLAS

Dimanche 11 et Mardi 13 juin 1882.

GRANDS

BALS et Fêtes de nuit

L'orchestre du théâtre au grand complet sera conduit par M. LAMARCHE.

Judi 15 juin.

BAL DE FAMILLE

Prix d'entrée : Un franc par personne.

Lundi 12 juin.

Grand Concert de Symphonie

Sous la direction de M. J. MEURICE.

Prix d'entrée pour le concert :

25 centimes par personne, à retrouver sur la consommation.

On y vendra : Bières, Vins et Liqueurs.

N. B. — En cas de mauvais temps le pavillon serait parfaitement fermé quoique bien aéré.

— **La Roche politique et littéraire** paraissant tous les samedis. Paris, 83, rue Vanneau. — Belgique 12 francs par an. Directeur : GUY DE PUYSERPES. Principaux collaborateurs : CHARLES FUSTER. — FRANCIS MELVIL. — HIPPOLYTE BUFFENOIR. — ALFRED et EMMANUEL DES ESSARTS, etc.

Escrime. — Leçons particulières par M. BALZA, professeur du Cercle St-Georges; s'adresser au local du Cercle, café de la Banque Nationale.

A MM. les Etudiants. — Leçons d'escrime par M. SAVAT; s'adresser galeries du Gymnase.

— **Ne jetez pas vos vieux parapluies**, la grande Maison de Parapluies, 40, rue Léopold, à Liège, les répare ou les recouvre en 5 minutes, en forte étoffe anglaise, à 2 francs; en soie, à 5-75, 6-50, 7-50 et 12 francs.

Tiege — Imp. et lith. E. PIERRE, rue de l'Étuve 12.

VINS LIQUEURS
J. BREMKEN FILS
RUE ^{de la Royale} SURLET
Specialité de la Régia
DISTILLERIE

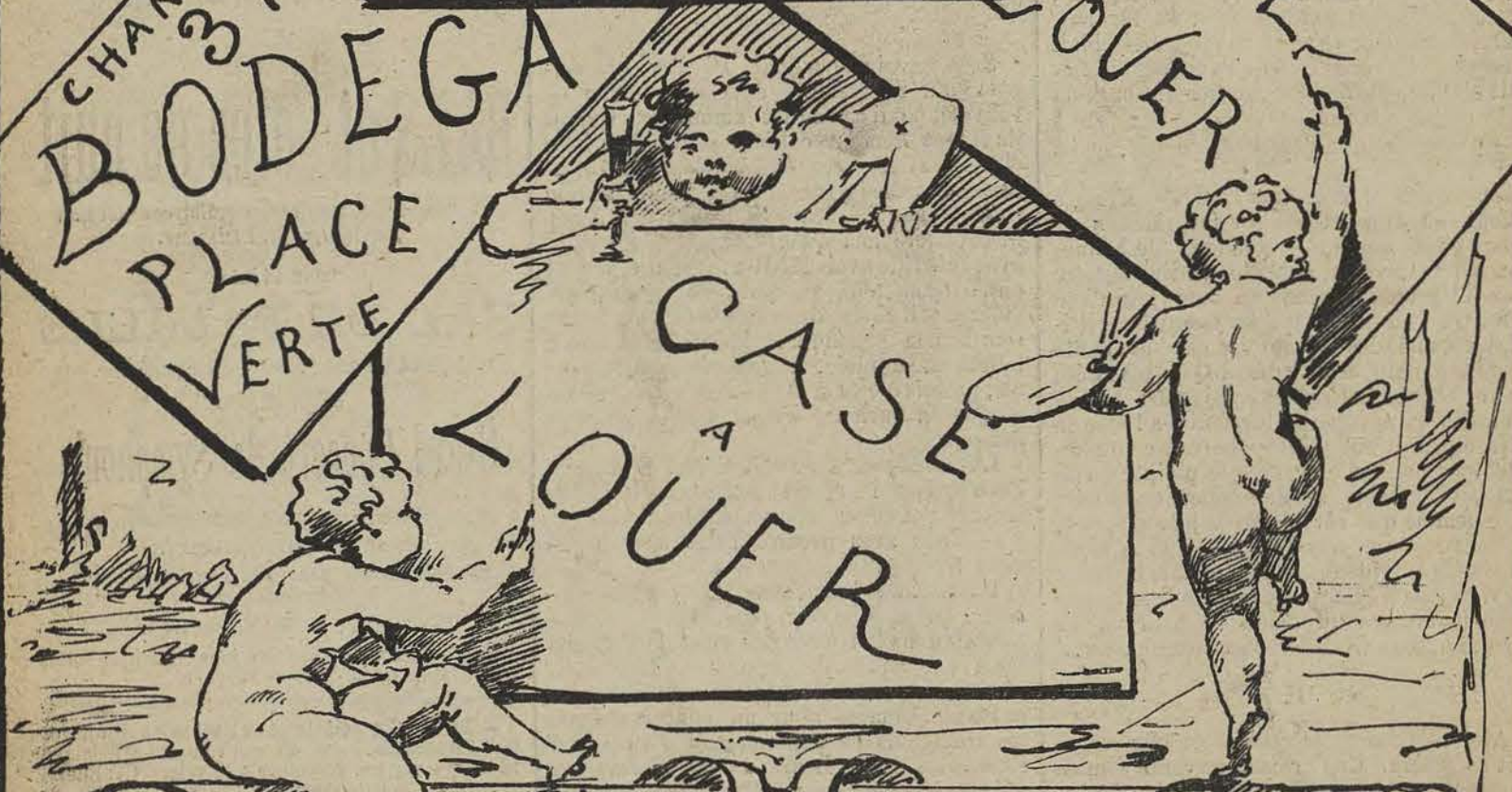
CASE
À LOUER

CAFE DE LA TERRASSE
EXCELLENTE
SAISON ROYALE ET VERITABLE
BAVIÈRE A 0,15 C^{MES} LE 1/3 DE LITRE
BIERES ANGLAISES IMPERIALES BASS & C^{IE}
& 0,25 C^{MES} LE VERRE
COIN DE LA RUE ROYALE

CHAMPAGNE
3 F^{RS}
BODEGA
PLACE
VERTE

CASE
À LOUER

CASE
À LOUER



ANNONCES ILLUSTRÉES
LE FRONDEUR
10 F^{RS} PAR MOIS
ANNONCES ILLUSTRÉES
BONNEMENT
5,50 L'AN